

SOIREE THEMATIQUE

Tchéco-Slovaquie, le divorce de l'absurde

«La nouvelle frontière», documentaire de Karel Prokop, rend compte avec ironie du malentendu qui a séparé deux peuples toujours désireux de vivre dans un pays unique.



Vrbovce, village frontière. Le bourg est côté slovaque, la gare est côté tchèque. Faut-il s'y rendre avec un passeport?

arte 20h40

Le 31 décembre 1992 à minuit, la Tchécoslovaquie agonise après 74 ans d'existence. Le 1^{er} janvier 1993, deux nouveaux Etats apparaissent sur la carte de l'Europe: la République tchèque et la Slovaquie. Dans les deux capitales, ce jour-là, la fête est plutôt triste: à Prague, un concert philharmonique; à Bratislava, des festivités sans entrain. La partition tchéco-slovaque, c'est l'histoire d'un formidable malentendu entre deux peuples qui, malgré tout, auraient bien voulu continuer à vivre ensemble, mais que les hommes politiques ont forcé à divorcer.

En ce début d'année 1993, le réalisateur Karel Prokop, d'origine tchèque, est allé filmer dans les régions frontalières. L'entraîneur de l'équipe de foot du village de Strani, à cheval sur la nouvelle frontière, est inquiet: son équipe est composée pour moitié de Tchèques, pour moitié de Slovaques. Si les «étrangers» doivent partir, son équipe risque de rétrograder en quatrième division. A Vrbovce (cf. *Libération* du 30/12/92), un village lui aussi traversé par la frontière, les habitants ne veulent pas imaginer l'avenir. Le bourg est côté slovaque, la gare est côté tchèque. Faudra-t-il s'y rendre muni d'un passeport?

«Ils auraient dû laisser les gens décider; on aurait choisi de rester comme avant», dit cet homme, membre de l'Amicale des chasseurs. «L'Europe se réunit et nous on crée

de nouvelles frontières, c'est une idiotie», grogne un autre. Paysans, chasseurs, footballeurs, tous les habitants des régions frontalières confient leurs regrets face à la séparation. Les uns se disent écoeuvrés par les hommes politiques; d'autres veulent encore croire que rien ne changera.

A la veille de l'éclatement, tous les sondages donnaient majoritaires les partisans du maintien d'un Etat commun. Certes, les Slovaques voulaient s'émanciper de la «tutelle pragoise» et rêvaient d'un pays - confédération, union tchéco-slovaque, etc. - où la Slovaquie aurait enfin la place qui lui revient et pourrait s'affirmer sur la scène internationale. A l'inverse, les Tchèques, grands admirateurs du président Masaryk, le premier Président tchécoslovaque, considéraient la Tchécoslovaquie comme leur patrie et écoutaient sans bien comprendre, avec un brin d'agacement, les récriminations slovaques.

Mais il fallut l'intervention des hommes politiques pour que le malaise mène inexorablement au divorce. «Nous devons obtenir la souveraineté de la Slovaquie, pour ensuite songer à nous intégrer à l'Europe», martèle Milan Knazko, héros de la «Révolution de velours» qui a ensuite rejoint le parti du leader slovaque, Vladimir Meciar. Face aux revendications slovaques, le gouvernement tchèque, pas mécontent de se débarrasser du fardeau économique slovaque, précipitera la séparation.

Le documentaire de Karel Prokop, qui mêle le reportage et les images

d'archives sur la période 1918-1945, est l'un des meilleurs documents jamais diffusés sur l'éclatement tchéco-slovaque.

Avec humour, le réalisateur filme l'absurdité de ce divorce entre deux peuples «qui n'ont jamais fait la guerre» en filmant des poules sur un chemin de campagne, qui passent en se dandinant de Moravie (République tchèque) en Slovaquie. Il explique aussi plus à fond l'échec du «tchéco-

slovaquisme», idée fondatrice de la Tchécoslovaquie qui devait unir deux peuples en une seule nation. Mais il y eut les malheurs de l'Histoire - le lâchage de Munich en 1938, le coup de Prague de 1948 qui a porté les communistes au pouvoir, l'écrasement du printemps de Prague en 1968... Hélas, en ce 1^{er} janvier 1993, seuls les chasseurs tiraient près de la frontière.

Véronique SOULÉ

DOCUMENTAIRE

Catholiques: bilan de fin de millénaire

Jérôme Bellay passe la crise de l'Eglise catholique au crible trop hâtif d'un inventaire tous azimuts.

m6 23 h 25. Ce soir, M6 se mange les «cathos» en moins d'un tour d'horloge. A leur place, on serait inquiet d'être ainsi boulotés. Ce de *profondis* expéditif en dit long sur un déclin tout au moins médiatique. On ne coupe ni au pèlerinage des traditionalistes à Chartres, ni aux charismatiques extatiques, ni aux moines parcheminés à la Umberto Eco. Ajoutez-y deux ou trois évêques sentencieux, une sociologue, et servez chaud.

Que les églises se vident, que les catholiques français votent à droite et que la pape désespère jusqu'à son propre fan club avec sa morale sexuelle de chaisière, tout cela n'est ni contestable, ni très nouveau. Et il ne faut pas s'étonner que beaucoup zappent de religion quand Mgr De-

courtray dit ne voir dans l'installation de distributeurs de préservatifs dans les lycées que le «signe d'une civilisation qui va vers sa perte». Mais à tout mélanger en survolant d'un coup d'aile l'atomisation du catholicisme français, du prêtre ouvrier aux nostalgiques de la «messe de toujours», on en est réduit à picorer des miettes, malgré la centaine d'heures d'interviews qui, paraît-il, ont servi de matériau de base. Dommage. On aurait aimé en savoir plus sur ce curé de Saint-Germain-des-Prés haranguant les passants devant la fontaine Saint-Michel ou sur ces anciens du PC passés d'une Eglise à une autre pour prêcher l'Evangile pendant que «l'évêque vit dans son château»... F. DL

TELE-CINEMA

france2 20 h 50, *Baby Boom*, de Charles Shyer. Du stress citadin à la quiétude rurale, du monde des affaires à celui des couches-culottes, une *working girl* implacable remet tout en question le jour où elle hérite du bébé de son frère, tué accidentellement. Metteur en scène archi-inconnu et propos dégoulinant de bonnes intentions, prétexte à ces situations gaguesques que ne manquent pas de suggérer les poupons dans l'œil d'une caméra attendrie; mais beaux paysages automnaux et composition en roue libre de Diane Keaton, l'ex, sinon future, égérie de Woody Allen (*Manhattan*) en bonne maman, reine de la confiture, qui découvre sur le tard les joies de la maternité.

canal+ 20 h 35, *Ma vie est un enfer*, de Josiane Balasko. N'ayant jamais réussi, en qualité de réalisatrice (*Sac de nœuds, les Keufs*), à dépasser le stade des bonnes intentions, on pouvait avoir quelque inquiétude à l'idée de voir Josiane Balasko remplir dans une énième variante du mythe de Faust démarquée par un traitement présumé humoristique. De fait le résultat, proprement calamiteux, donnera raison au public qui, par défaut (bide), entérinera l'échec: situations pousives, interprétation pénible de Daniel Auteuil, condamné à la surenchère gesticulante et grimaçante, comme des autres potes conviés (Richard Berry, Jean Benguigui); tous passant de toute évidence un agréable moment sans jamais réussir à en faire profiter le spectateur. Ce qui nous amène à cette interrogation résultante: était-il vraiment indispensable de filmer pareille ribouldinguerie?

arte 22 h 20, *La Plaisanterie*, de Jaromil Jires. Autrefois condamné pour écrits séditeux, un chercheur scientifique décide de se venger en prenant pour maîtresse une journaliste, femme de l'ami d'enfance qui l'a fait condamner. Pas vu, mais certainement instructif dans le cadre de la soirée «Tchèques et Slovaques». *La Plaisanterie* est bien sûr l'adaptation du roman de Kundera, ce dernier, professeur de Jaromil Jires à l'Ecole du cinéma de Prague, ayant d'ailleurs cosigné le scénario. Le film profita de la libéralisation du régime, début 68, pour voir le jour; sorti après la «normalisation», il réussit en outre à totaliser deux millions d'entrées jusqu'en avril 69, prenant de la sorte une telle ampleur contestataire qu'il sera finalement censuré. Peu connu dans nos contrées, rappelons également que Jires fit partie de la «jeune vague» tchécoslovaque et qu'il tourna le *Premier Cri* en 1963, puis plus rien jusqu'à cette *Plaisanterie* si diversement goûtée.

cable Paris Première, 22 h 35, *Les Nuits de Cabiria*, de Federico Fellini. Dans la triste banlieue romaine, une jeune prostituée va de déboire en déboire avec les hommes. *Les Nuits de Cabiria* sera le sixième film de Fellini, tourné trois ans après *la Strada* auquel il fera inmanquablement penser. Ne serait-ce que par la présence magique de Giuletta Masina en fille de joie sublimée et pathétique, drôle et émouvante, qui à elle seule et dès la première scène, épatante, rendra ce fleuron du néoréalisme si incontournable qu'on le classera illico «film du jour» toutes chaînes confondues.

Gilles RENAULT